

L'IMMORTALITÉ CHRÉTIENNE

*« Jésus-Christ a détruit la mort
et mis en évidence la vie et l'im-
mortalité par l'Évangile. »*

(II, Timothée, I, 10.)

Mes frères,

• Quel est le chrétien qui, dans ce beau jour de Pâques, n'ait vu se dérouler devant son souvenir ému les épisodes successifs de la résurrection de Jésus-Christ : — les femmes empressées et tremblantes se rendant dès l'aurore au sépulcre et s'écriant par la voix de Marie-Madeleine : « On a

enlevé mon Seigneur et je ne sais où on l'a mis ; » — les apôtres Pierre et Jean, plus calmes et plus forts, saisissant dans l'absence du mort la réalité de la résurrection ; — les disciples d'Emmaüs cheminant tristement sur la route de leur village avec un étranger qu'ils ne connaissent pas, le pressant d'entrer sous leur toit par cette supplication touchante : « Demeure avec nous, car le soir commence à venir ! » et reconnaissant tout à coup les traits de leur Divin Maître ; — enfin, à la dernière heure de la journée, le Ressuscité apparaissant au milieu de ses disciples auxquels il adresse cette salutation consolante : « La paix soit avec vous ! » Scènes d'un charme inépuisable, d'une poésie et d'une fraîcheur immortelles !

Et cependant ce n'est sur aucune d'elles que nous voulons aujourd'hui attirer votre attention, mais c'est sur la grande vérité dont elles sont l'illustration saisissante, et que Saint-Paul formule en ces termes : « Christ a détruit la mort, et mis en évidence la vie et l'immortalité par l'Évangile. » Deux pensées feront toute la matière de ce discours : La vie serait désespérante sans l'immortalité, et l'immortalité serait désespérante sans l'Évangile. Nous espérons prouver, l'une après l'autre, ces deux asser-

tions en interrogeant tour à tour l'âme humaine et Jésus-Christ ; l'âme humaine et ses aspirations les plus profondes, Jésus-Christ et les certitudes glorieuses que seul il est venu nous apporter.

Un premier coup d'œil jeté sur la vie nous y révèle quelque chose d'imparfait et d'inachevé qui est un suprême appel à l'immortalité. Pour quelques existences dont le cycle est relativement complet avec son aurore, son midi et son couchant, combien d'autres ne sont que des lignes à peine commencées ! Sans l'immortalité, expliquez-moi ces milliers d'enfants qui ne naissent que pour mourir, et qui ne traversent la vie que pour passer d'un riant berceau préparé par l'amour d'une mère dans cet autre berceau dur et sombre qui s'appelle un cercueil. Expliquez-moi ces êtres chez lesquels l'intelligence n'est qu'à l'état de crépuscule, privés pour jamais de ce rayon qui fait la beauté d'un front humain, ou ces infirmes que les misères de leur corps assujettissent au plus dur des esclavages. Et là où se trouvent réunies toutes les facultés, toutes les forces humaines, expliquez-moi cet essor si riche de

l'être physique et moral arrêté tout à coup par la main de la mort qui semble épargner ailleurs une vie longue et inutile, funeste peut-être !... Expliquez-moi cette jeune mère perdant la vie au moment où elle la donne, cet époux et ce père ravi à la tâche sacrée de chef et de protecteur d'une nombreuse famille ou cet artiste plein d'avenir dont une balle meurtrière vient briser les pinceaux. Expliquez-moi ces natures d'élite désignées les premières aux coups de la mort, comme si le flambeau se consumait d'autant plus rapidement qu'il répandait plus d'éclat !... Et une énigme désespérante planerait à jamais sur ces destinées inachevées, et ces germes qui périssent dans le sillon terrestre n'iraient pas ailleurs préparer leur légitime moisson !

Mais combien d'autres imperfections navrantes viennent confondre nos pensées ! Toutes les facultés de notre être moral dépassent par leurs pressentiments et leurs aspirations la réalité des choses. Tandis que la créature inférieure atteint ici-bas son plein développement, la vie de la créature spirituelle n'est que l'ébauche et comme le rêve de la vie. — Notre intelligence veut savoir, mais comme ses connaissances sont partielles, incomplètes ! Quel est l'objet,

si humble qu'il soit, qu'elle parvienne à épuiser ? Ici les plus savants sont les plus modestes ; il ne leur en coûte pas de faire l'aveu de leur ignorance et de convenir qu'ils n'ont épelé que quelques lignes ou quelques syllabes du livre universel. — Notre intelligence aspire au beau, elle l'a entrevu dans ses heures les plus brillantes, elle a entendu des harmonies suaves, contemplé de magiques spectacles dans ce monde de l'imagination auquel les poètes et les artistes demandent ces inspirations qui les ravissent au-dessus d'eux-mêmes... La foule les attend là-bas, dans la plaine, elle les admire : mais eux, comme la réalité les désenchante, comme ils se sentent impuissants à traduire leurs visions sublimes ! Les plus découragés dans le monde de la pensée, de la science ou de l'art, ce sont les hommes de génie, car le propre du génie c'est de mesurer douloureusement sa limite. — Notre intelligence aspire aux vérités supérieures qui sont les fondements mêmes du monde moral. Mais comme ces vérités la dépassent ! Elle n'aperçoit qu'une face des questions et s'arrête devant des contradictions insolubles : l'harmonie et l'unité se dérobent à ses recherches. Et cette intelligence, humiliée par ses bornes, mais grande par ses pressentiments, avez-vous pensé

à sa fragilité ? Un jour l'organe matériel auquel elle est liée se détériore, le cerveau se paralyse et il suffit d'un instant pour détruire cette force qui exerçait son empire sur les autres et sur elle-même. Eh quoi ! tout serait fini par cet accident physique qu'un rien peut déterminer ? Il n'existerait pas, ce monde de l'harmonie que notre pensée a rêvé, ce faisceau des vérités qu'elle a pressenties, ce foyer ardent de lumière dont elle n'était qu'un rayon fugitif ? Et ce flambeau qu'un souffle peut éteindre, n'irait pas se rallumer là-haut ?

Nous avons une conscience qui porte en elle la loi du bien et qui nous ordonne de l'accomplir. Mais où est sa force ? Comme elle est vaincue dans la pratique de la vie ! Nous sentons que le devoir attire ce qu'il y a de meilleur en nous, mais comme il coûte à notre lâcheté ! Nous reconnaissons que le sacrifice est ce qu'il y a de plus beau dans l'ordre moral, mais où sont ceux qui gravissent cette cime héroïque ? Encore ici, les meilleurs sont les plus découragés ; ils ont la notion, la volonté du bien, et ils se sentent les esclaves du mal. Que de luttes, que de défaites morales ! que de regrets stériles ! Demandez-leur s'il ne leur faut pas une vie où ils seront

délivrés de l'empire du mal, et où ils réaliseront l'idéal imprimé dans leur conscience.

D'ailleurs, sans l'immortalité vaudrait-il la peine d'entreprendre les luttes que la conscience commande ? Eh quoi ! aujourd'hui comme au temps de David nous voyons « le méchant fleurir comme un laurier vert ; » les naïfs et les généreux tombent dans les pièges des habiles et des forts, la fortune est souvent aux mains des iniques, le succès vient couronner et absoudre l'intrigue et la bassesse ! Qu'est-ce donc que cette loi du bien qu'aucune sanction n'accompagne ? Si ma conscience m'a trompé, je ferai comme le grand nombre, je m'abaisserai. Rêves de vertu sans tache qui m'êtes apparus au début de ma vie morale, immolations au devoir que j'ai accomplies dans mes heures d'enthousiasme juvénile, vous êtes des chimères généreuses auxquelles je n'irai pas désormais sacrifier les jouissances et les avantages de la vie présente, qui seuls sont des réalités.

Mes frères, c'est en présence de ces contradictions et de ces retards de la justice que nous sentons l'impérieux besoin de l'immortalité. Dieu règne, nous n'en doutons pas, et ses jugements passent quelquefois sur la terre, rapides, éblouissants, comme les éclairs d'un glaive. Mais que de fois

aussi sa justice semble sommeiller ! Il n'est pas une époque de l'histoire qui n'ait vu quelque triomphe de la force heureuse, quelque noble cause vaincue. Et lorsqu'une iniquité séculaire tombe enfin sous les coups de la conscience publique, regardez quel sillon de larmes et de sang elle laisse à travers l'histoire. Vous qui avez succombé, victimes silencieuses, dans ces luttes terribles, pour la liberté et pour la justice, et vous aussi qui avez donné votre sang pour la patrie vaincue, mais fière de défendre le droit contre la force brutale, dites-nous s'il ne faut pas l'immortalité comme une glorieuse réparation à vos sacrifices ?

Enfin nous avons un cœur, et ce cœur fait pour aimer veut être heureux en aimant. Mais comme l'égoïsme le rétrécit ! Offre-t-il aux autres tout ce qu'il peut donner, et reçoit-il en échange tout ce qu'il demande ? Nous ne méconnaissons pas les pures joies qui lui viennent de la famille et du commerce de l'amitié : mais la source de ses joies n'est-elle pas aussi celle de ses douleurs ? Que de mécomptes, que de froissements ! Ici encore les meilleurs sont les plus à plaindre parce qu'ils offrent plus de surface aux blessures de la vie... Et pour-

tant nous étions faits pour le bonheur, nous l'avions espéré au début de notre carrière avec la naïve confiance de la jeunesse. Quelle distance entre la réalité et le rêve! Nos biens, les plus désirés, comme ils nous semblent bornés et étroits lorsque nous les possédons! Comme ils s'épuisent vite, comme ils se flétrissent entre nos mains! Et s'ils parviennent à contenter notre cœur, soyez-en sûrs, il y a dans ce cœur un point douloureux qu'une noble pudeur nous avertit de dérober à tous les regards, il y a une place secrète sur laquelle se concentre toute notre capacité de souffrir. Hélas! il faut dire du bonheur, avec le poète, qu'il est toujours là-bas, là-bas dans les nuages!... Et lors même que nous n'aurions connu aucune déception dans nos affections de famille, aucune ingratitude dans le commerce des hommes, lors même que nous aurions aimé les êtres les plus dignes d'absorber un cœur, qu'importe puisqu'il faut être quitté et tout quitter à son tour, puisque nul n'échappe à cette réalité inévitable, universelle, qui s'appelle la mort? Nous sommes comme des passagers partis ensemble sur un navire, par un vent favorable et un ciel riant.... Mais dans cette traversée fatale nous sommes destinés à voir disparaître tous nos compagnons de

voyage, et à disparaître nous-mêmes dans les flots de l'océan!...

Aussi en présence de cette universelle déception de la vie, nous comprenons que l'humanité par ses mythes les plus populaires, par ses représentants les plus illustres, par ses poètes les plus purs, ait laissé échapper de siècle en siècle un soupir ardent vers l'immortalité. Nous comprenons ce sage d'Athènes, qui va porter à ses lèvres la coupe empoisonnée au moment où s'approche le vaisseau qui doit marquer l'heure de sa mort, rassemblant ses amis autour de sa couche et leur parlant de cette espérance dont il faut, dit-il, s'enchanter soi-même. Nous comprenons ce Romain illustre qui ne pouvant survivre à la liberté vaincue se fait lire, en s'ouvrant les veines, le dialogue de Platon sur l'immortalité. Nous comprenons ces guerriers du Nord, plaçant leurs frères d'armes qui ont succombé à côté d'eux dans les combats, sur les nuages de leur ciel grisâtre d'où ils peuvent entendre encore les chants de la patrie. Nous comprenons cette pauvre Canadienne suspendant aux lianes des forêts le berceau de son enfant glacé par la mort et le balançant dans sa couche aérienne pour se donner l'illusion qu'il vit encore!...

Oui, obscure ou lumineuse, inférieure ou sublime, expression d'un rêve naïf ou d'un noble presentiment, la croyance à l'immortalité est au fond de l'âme humaine, parce que sans elle la vie n'est qu'une énigme désespérante.

S'il est vrai que l'immortalité soit une réponse à tous nos besoins, une réparation de toutes nos infortunes, l'accueil que nous lui faisons est en réalité bien étrange ! Pourquoi sommes-nous bouleversés par l'approche de cette mort qui brise nos chaînes, de « cette amie qui rend la liberté », selon la noble expression d'un poète ? Pourquoi nous apparaît-elle comme un fantôme que nous repoussons avec effroi ?.... Vous dites : c'est son cortège qui nous épouvante, c'est le passage de ce monde à l'autre qui est difficile à franchir. Nous en convenons, le cortège est affreux et le passage sombre, mais si ce passage et ce cortège devaient nous ouvrir les portes d'une patrie riante et fortunée, il me semble qu'ils ne nous causeraient pas cette impression d'épouvante. La raison de nos craintes, la voici. Si l'immortalité est vraie, notre instinct

naturel, notre raison, notre conscience, tout nous dit qu'elle ne peut être que sainte, et nous sommes pécheurs ! Si nous sommes immortels, nous allons au devant d'un Juge, et nous avons violé sa loi. Voilà sans artifice et sans subterfuge, la vraie cause de nos terreurs.

J'ai toujours été étonné que les philosophes spiritualistes dont j'ai reproduit les principaux arguments en faveur de la vie future, puissent parler de cette vie avec tant de sérénité. Eux qui disent que l'éternité sera la moisson dont la vie présente est la semence, et que la loi qui nous régit ici-bas sera aussi celle qui nous jugera là-haut, comment ne tremblent-ils pas pour les autres et pour eux-mêmes ? L'ont-ils observée, cette loi parfaite ? Et s'ils ne l'ont pas observée, quelle ressource ont-ils contre les conséquences de sa violation ? Comme il est facile de voir qu'ils se meuvent dans le domaine de la théorie et qu'ils dissertent dans une académie ou dans des livres ! S'ils descendaient sur le terrain vrai et pratique, il me semble qu'ils ne parleraient pas avec cette assurance. En définitive ne se trouve-t-il pas qu'ils n'ont fait que le poème et, si nous l'osions dire, le roman de l'immortalité ?

Envisageons en face la réalité : « *Après la mort*

suit le jugement », et la base du jugement, c'est la loi de Dieu. Prenons cette loi dans son résumé sublime, dans ce sommaire écrit à la fois sur les pages de la Parole éternelle et sur les pages vivantes de notre conscience. « *Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme et de toute ta pensée.* » Mon Dieu! t'ai-je ainsi aimé? T'ai-je donné cette place souveraine dans mon cœur et dans ma vie?... Et mon indifférence, et mes oublis, et mes ingrattitudes, et ma triste facilité à me passer de Dieu dans mes projets, dans mes travaux, dans mes joies et presque dans mes peines! Et mes idoles que je lui préfère, et mes désobéissances sans nombre qui sont une offense permanente à Celui que je dois aimer! — *Tu aimeras ton prochain comme toi-même.* Mon Dieu! est-ce ainsi que j'ai aimé mes frères?... Et mon égoïsme, et mon insensibilité, et mes paroles blessantes, mes sentiments d'envie, mes injustices, mes haines peut-être! Faut-il poursuivre?... Eh bien! cet examen qui nous trouble déjà dans ce temple, alors que l'éternité nous semble encore loin de nous, supposez que nous le fassions en face de cette éternité elle-même, sur un lit de maladie, au moment où nous croyons lire sur le visage de parents attristés des présages de mort...

oh ! quelle angoisse, quel effroi ! Quelle expérience douloureuse de cette parole de Saint-Paul : « L'aiguillon de la mort, c'est le péché, et la puissance du péché c'est la loi. » Oui la loi, la sainte loi de Dieu constate notre péché, elle en manifeste la gravité et l'horreur, elle l'écrit en caractères de feu devant notre conscience, et ce péché est l'aiguillon de la mort. C'est lui qui plus que la souffrance, plus que les déchirements de la séparation, rend cette heure si redoutable et si amère ! Ah ! si aucun refuge ne s'ouvre alors à notre pauvre âme, je vous le demande, mes frères, cette immortalité qui est notre privilège ne devient-elle pas notre tourment, cette source de consolation ne se change-t-elle pas en source de désespoir ?

Ne me dites pas que Dieu est trop bon pour me condamner, ne me dites pas qu'il est indulgent pour la faiblesse humaine. Non, ce Dieu indifférent au mal n'est pas le vrai Dieu, car ma conscience réprouverait sa mollesse. Ma conscience ne connaît qu'un Dieu saint qui condamne le mal et qui ne peuple son ciel que d'âmes saintes et dignes de lui !

Que vais-je donc devenir en présence du « juste jugement de Dieu ? » Si vous avez une ressource à

m'offrir, une consolation à me faire entendre, parlez, sages de ce monde.... Vous vous taisez?.. Mais c'est dans ce silence de toute voix humaine que retentit la voix de l'Évangile : « Dieu a tellement aimé le monde qu'il a donné son Fils au monde, afin que quiconque croit en lui ne périsse point, mais qu'il ait la vie éternelle. » Le Fils de Dieu est mort sur une croix, il y a dix-huit siècles. Cette mort n'est pas un simple martyre, mais une mystérieuse expiation. Celui qui est cloué sur ce bois infâme, c'est le Saint et le Juste, c'est le seul qui parmi les enfants des hommes ait offert à Dieu le spectacle d'une vie sans tache. Ce n'est pas pour lui qu'il souffre, c'est pour nous. Il s'approprie, en prenant notre nature, toutes nos transgressions, tous nos péchés : il les fait siens par une solidarité sublime, il en ressent toutes les amertumes, il en porte dans son corps et dans son âme la peine effrayante, et c'est sous cet accablant fardeau qu'il succombe et qu'il meurt. Trois jours après, il brise les liens de la mort, il se relève de la tombe et il relève avec lui cette humanité qu'il a rachetée et devant laquelle s'ouvriront, comme elles vont s'ouvrir devant lui, les portes de la gloire !

Voilà l'Évangile, mes frères, et voici l'ineffable

consolation qu'il apporte à l'âme humaine. Ce même Saint-Paul qui écrivait ces amères paroles : « l'aiguillon de la mort, c'est le péché, » jette maintenant à la mort désarmée ce victorieux défi : « O mort, où est ton aiguillon ? ô sépulcre, où est ta victoire ? Grâce à Dieu qui nous a donné la victoire par Notre Seigneur Jésus-Christ ! » Et debout sur le rocher d'une confiance inébranlable, il s'écrie : « Qui accusera les élus de Dieu ? c'est Dieu même qui les justifie. Qui les condamnera ? Christ est celui qui est mort, qui est ressuscité, qui est à la droite de Dieu, et qui intercède lui-même pour nous. »

Nous diriez-vous peut-être : mystère et fiction que tout cela ? Mystère, nous vous l'accordons, car cette rédemption glorieuse confond notre sagesse et étonne même le regard des anges ; mais fiction, jamais ! car au pied de la croix la conscience humaine a été tout ensemble satisfaite et affranchie. Satisfaite, parce que la croix affirme tous les droits de la sainteté divine, parce que l'honneur de Dieu ne reçoit aucune atteinte, parce que la justice éternelle demeure intacte, et la loi sainte plus sainte que jamais. Affranchie, parce que du sein de cette réparation merveilleuse, un pardon généreux des-

prend sur l'âme humaine et l'inonde de joie. Désormais une vie nouvelle commence pour elle : délivrée d'un passé qui l'accablait, elle marche dans un chemin de sainteté vers le ciel qui lui est ouvert. Désormais, réconciliée avec Dieu et vivant de sa vie, elle ne craint plus de le rencontrer au-delà de la tombe : la mort est dépouillée pour elle de toutes ses terreurs, l'immortalité lui apparaît aussi certaine que consolante, comme la patrie à l'exilé, comme la maison du Père où l'attendent des rassasiements de joie. C'est là, mes frères, l'expérience de dix-huit siècles ! Depuis Jésus-Christ et par Jésus-Christ, il est des multitudes de croyants qui ont résisté au mal, dompté leurs passions, crucifié leur chair, accepté de la main de leur Père les plus dures épreuves ; hommes de l'éternité dans le temps et du ciel sur la terre, ils ont sacrifié le visible à l'invisible, le passager à l'éternel ; ils ont réalisé des vertus qui ne sont pas de ce monde et fait apparaître ici-bas, au moins en quelque mesure, le royaume de Dieu. Ils commencent, au sein de l'épreuve terrestre, la vie éternelle ; ils vivent dans la communion d'un Dieu apaisé qui est devenu désormais la patrie de leurs âmes. Ce sont là des faits évidents comme la lumière du jour.

Aussi, voyez comme depuis Jésus-Christ l'idée de l'immortalité est entrée dans le monde. C'est une clarté suprême qui ne s'éteindra plus. Ne vous étonnez pas si ces disciples du Prince de la vie savent mourir. Saint Étienne s'écrie sous les pierres qui l'écrasent : « Je vois les cieux ouverts, et Jésus à la droite du Père. » La foi à l'immortalité est si vive qu'au plus fort des persécutions les évêques sont obligés de combattre la sainte contagion du martyr, tant ces hommes, ces femmes, ces patriciens ou ces esclaves sont impatients de ceindre la couronne céleste ! Et dans les catacombes de Rome on lit sur les sépultures chrétiennes cette inscription glorieuse, *vivit*, il vit, comme bien des siècles plus tard on lira, dans le cimetière des Moraves, ces mots gravés sur toutes les tombes avec une sublime monotonie : « Il est né tel jour, tel autre il est retourné dans sa patrie ! »

Ne croyez pas, en effet, que cette foi vivante à l'immortalité soit le privilège exclusif de ces époques d'enthousiasme religieux où les résistances et les persécutions exaltent toutes les forces de l'âme humaine. Plus paisible, plus voilée, la même certitude soutient à travers les siècles le cœur de tous les croyants. Regardez cette mère chrétienne qui

suit en pleurant un petit cercueil à travers l'allée funèbre : quand la fosse s'ouvre et se referme sur l'être qu'elle a tant aimé, elle ne lui dit pas : Où vas-tu, toi que je ne dois plus revoir ? Vas-tu t'anéantir dans cet étroit espace pour reparaître sous quelque autre forme de la vie universelle, triste et cher objet à jamais dérobé à mon amour et à mes regards ? Non, elle le voit passant de ses bras impuissants à le retenir dans les bras plus tendres encore de son Dieu et elle s'écrie : « Il ne reviendra pas vers moi, mais j'irai vers lui. » — Il n'est pas un de nous, mes frères, qui n'ait vu partir de ce monde quelque âme chrétienne : c'était un vieillard rassasié de jours, ou un jeune homme retranché dans sa fleur, c'était une mère entourée des larmes de toute une famille, ou une existence qui s'éteignait obscure et solitaire. Nous avons été témoins peut-être, avant l'heure suprême, de longues souffrances, de pénibles combats, car la mort reste accompagnée pour le chrétien lui-même de son cortège d'humiliations et de douleurs. Mais la Bible était là avec ses consolations et ses espérances, la prière montait jour et nuit, vers le trône des miséricordes. Jésus invisible et présent « ne se laissait jamais sans témoignage » auprès de son serviteur ou de sa

servante. C'était tantôt un mot de résignation et de confiance qui s'échappait des lèvres du mourant, tantôt un ineffable sourire qui illuminait ses traits, tantôt une affirmation éclatante de sa foi qu'il avait la force de faire entendre. Et à mesure que s'approchait la limite de la vie terrestre, le seuil de la vie future semblait apparaître, le voile se soulevait peu à peu, le monde invisible s'ouvrait à nos regards; et au moment où l'enfant de Dieu s'endormait du dernier sommeil, nous redisions dans les larmes notre beau cantique :

Qu'il est doux dans les cieus le réveil des fidèles !
Qu'avec ravissement autour de Dieu pressés,
Ils unissent au son des harpes immortelles
Les hymnes de l'amour ici-bas commencés !
Amis, joignons nos voix à leurs voix fraternelles,
Ils ne sont pas perdus, ils nous ont devancés !

Oh! s'il est des hommes dans cette assemblée qui dédaignent l'évangile de Jésus-Christ, savent-ils ce qu'ils peuvent perdre, savent-ils quelle consolation, quelle lumière ils peuvent refuser à leur dernière heure? En dehors de Jésus-Christ, quel crépuscule, pour ne pas dire quelles ténèbres, entourent l'immortalité! Venez voir, rapprochées dans un saisissant contraste, l'impuissance de la sagesse humaine et la puissance de la foi!

Aux jours les plus sombres de notre révolution, lorsque la liberté se détruisait de ses propres mains en devenant criminelle, Roucher et Chénier sont traînés à l'échafaud. Roucher en pleurs, s'écrie : ma femme ! ma fille ! Chénier laisse échapper ce mot d'une mélancolie navrante : C'est un rêve qui finit !... Hommes de cette époque, je ne vous juge pas ; vous étiez les fils d'un siècle incrédule et frivole dont les illusions ont fini dans le sang. Dieu seul connaît le fond des cœurs. Vous, Roucher, vous lui demandiez peut-être de vous rendre un jour les objets de votre affection. Et vous, Chénier, qui vous frappiez le front en disant : « Il y avait quelque chose, là ! » qui sait si cette lueur n'était pas comme un avant-coureur de la lumière divine ?... Mais à ne prendre que vos paroles, qu'elles étaient tristes et désespérantes !... Quelques mois après, la charrette fatale conduisait au supplice trois femmes d'une même famille, portant des noms illustres, une aïeule, une mère, une fille, qui avaient la consolation de mourir ensemble et la consolation plus grande de mourir dans la même foi. Un prêtre averti par elles, marchait couvert d'un déguisement au milieu de la foule. A la faveur d'un orage qui en éclaircit les rangs, il se rapproche et fait entendre

à celles qui n'ont que quelques instants à vivre, les paroles de l'immortalité chrétienne. Cette visible assistance les soutient comme un message de Dieu lui-même, et elles portent, sereines et consolées, leur tête sur l'échafaud, employant leurs derniers instants à jeter un germe de foi dans l'âme d'un jeune homme qui va mourir à leurs côtés!... Mes frères, ne vous semble-t-il pas voir planer au-dessus de ce drame sanglant la parole glorieuse de notre texte : « Christ a détruit la mort et mis en évidence la vie et l'immortalité par l'évangile ? »

Ah ! dans ce beau jour de Pâques, venez prendre possession du plus beau de vos titres, celui de créatures immortelles. Non, vous ne vous trompez pas, ce monde n'est pas tout, cette vie n'est que la préface troublée et douloureuse de la vie véritable. Laissez à votre intelligence, à votre cœur, à votre conscience leurs nobles aspirations... mais souvenez-vous que l'Évangile seul peut y répondre. Dites à Jésus-Christ comme St-Pierre : « A qui irions-nous, Seigneur, qu'à toi ? Tu as les paroles de la vie éternelle. » Toi seul tu les as, car toi seul tu possèdes le secret du pardon et du relèvement spirituel. Et puisque tu nous convies à ta table, nous voulons nous approcher de toi avec repentance, avec foi, avec amour ;

et dans ce mystique banquet où tu es tout ensemble notre hôte et notre céleste aliment, nous voulons recevoir non seulement les paroles, mais la communication même de la vie éternelle. Amen!